

MONTRÉAL

CAHIER C

LES GRANDS MONTRÉALAIS

LE DEVOIR



Sid Stevens
est le Grand Montréalais
en 2011
du secteur social
Page 3



Frédéric Back
devient à 87 ans
le Grand Montréalais
culturel
Page 5

Pierre Fortin
et Aldo Bensadoun
rejoignent
la communauté
Pages 4 et 6



Centraide encourage le développement du réseau des intervenants au sein de chaque quartier de Montréal.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Il est un petit honneur «qui fait grand plaisir!»

Michèle Thibodeau-DeGuire a accédé à l'Académie des Grands Montréalais en 2011

En 2011, Michèle Thibodeau-DeGuire, présidente et directrice générale de Centraide du Grand Montréal, s'est vu décerner le titre de Grand Montréalais, un honneur qui lui a fait réellement plaisir. «C'est très, très, très excitant, lance tout à fait joyeusement cette Acadienne de souche. C'est probablement même, de tous les honneurs que j'ai reçus, celui qui m'a le plus touchée!»

CLAUDE LAFLEUR

«**C**ela m'a même surprise, se souvient Michèle Thibodeau-DeGuire, nommée «Grande Montréalaise» en 2011, et j'ai cherché à comprendre pourquoi cet honneur m'a touchée à ce point.» Ce serait le fait que cette distinction est décernée par «des gens qui sont proches de vous, qui vous connaissent donc réellement bien, dit-elle. J'ai donc senti une grande excitation.»

Elle rapporte qu'elle n'a pas été la seule à ressentir une telle joie, puisque la grande comédienne Huguette Oligny a particulièrement apprécié de se voir elle aussi désignée «Grande Montréalaise» quelques années plus tard. «C'a été pour elle une consécration, relate Mme Thibodeau-DeGuire. C'est fou, mais c'est comme cela!»

Un «club sélect»

Désormais, toutes deux font partie de l'Académie des Grands Montréalais, qui, chaque année, sélectionne les nouveaux membres — d'où le fait que ces derniers sont choisis par des gens qui les connaissent bien. «Ce sont les anciens qui choisissent les nouveaux Grands Montréalais», confirme-t-elle. Tous les «anciens» peuvent d'ailleurs soumettre des candidatures dans

l'un ou l'autre des quatre champs d'activité — économique, social, culturel et scientifique. Il y a ensuite un petit groupe qui se réunit pour établir une courte liste — trois ou quatre noms par secteur d'activité. Cette courte liste est ensuite soumise à la considération des anciens. «Je participe donc tous les ans au choix des nouveaux Grands Montréalais», indique Mme Thibodeau-DeGuire.

Il s'agit, notons-le, d'un honneur intrinsèque qui ne comporte aucune bourse, ni ruban, ni autre marque tangible. «Cela ne donne aucun privilège, à part le fait que les gens vous reconnaissent à l'occasion comme Grand Montréalais», rapporte Michèle Thibodeau-DeGuire. En outre, lorsque je suis invitée à la table d'honneur d'un dîner organisé par la Chambre de commerce, on me présente alors comme l'un des Grands Montréalais... C'est un petit clin d'œil qui fait vraiment plaisir!»

La p.-d.g. de Centraide se fait fort de souligner qu'en vérité, si elle s'est vu attribuer cet honneur, c'est avant tout en raison de l'œuvre que poursuit son organisme dans la collectivité montréalaise. «En 2011, ça faisait déjà dix ans que j'étais à Centraide, dit-elle, et c'est pour cela que j'ai été désignée «Grande Montréalaise». En fait, ce n'est pas tant



La stratégie de Centraide, rapporte sa directrice, consiste par exemple à inviter les personnes démunies à participer à des cuisines collectives, au lieu de leur donner des sacs de provisions.

MIGUEL MEDINA AGENCE FRANCE-PRESSE

moi qu'on honorait que Centraide...»

Et si on éliminait la pauvreté en deux générations?

Chaque année, Centraide recueille une cinquantaine de millions de dollars auprès des entreprises, des travailleurs et de la population en général afin de soutenir concrètement une foule d'organismes sociaux et communautaires.

«L'argent que nous amassons, précise la p.-d.g., nous le redistribuons à des organismes et à des projets de concertation. Le plus gros de nos sous servent à briser le cycle de la pauvreté au moyen d'investissements dans les quartiers pauvres — auprès des en-

fants, des familles et des jeunes — puisque, si on veut briser ce cycle, il faut commencer par là.»

«Ca fait déjà des années qu'on investit de la sorte et, l'an passé, c'étaient plus de 40 % de tous nos investissements, poursuit-elle. Et on veut investir encore plus massivement dans ce domaine, puisqu'on espère que, dans une ou deux générations, nous aurons brisé le cycle de la pauvreté. On est ambitieux, n'est-ce pas?! Mais on a l'impression d'avoir déjà fait un gros bout de chemin...»

La stratégie de Centraide, rapporte sa directrice, consiste par exemple à inviter les personnes démunies à participer à des cuisines collectives, au lieu de leur donner des sacs de provisions. «En se rassemblant ain-

si et en mettant en commun leurs ressources, non seulement ces personnes auront-elles la fierté de faire elles-mêmes leurs repas, mais elles vont en plus se faire des amies autour de la table... Des amies avec qui elles pourront échanger des services de garde d'enfants, par exemple. On encourage ainsi le développement de réseaux entre les gens d'un même quartier, leur permettant de se créer en quelque sorte une «famille» — des oncles, des tantes, des grands-pères...»

De surcroît, Centraide encourage le développement du réseau des intervenants au sein de chaque quartier par l'entremise de tables de concertation. «Dans 29 quartiers de l'île de Montréal, on investit pour que la

police, l'école, les organismes communautaires, le CLSC, etc., travaillent dans le même sens pour trouver des solutions avec les citoyens, indique Mme Thibodeau-DeGuire. Nous finançons donc des tables de concertation depuis près de vingt ans, afin de réunir les divers intervenants pour qu'ils s'entendent sur les priorités de leur quartier. La table réunit ceux qui possèdent une partie de la solution, ce qui a déjà tout un impact.»

2011 sera une bonne année

Malgré la crise économique qui sévit depuis 2008, Centraide n'en ressent aucunement d'effets négatifs lors de ses collectes de fonds, rapporte la directrice. «Dans les dernières années, dit-elle, nous avons obtenu des augmentations de dons qui avoisinent 1 %. Cette année, nous nous attendons même à une campagne historique... On a des chances d'atteindre 7 % d'augmentation!»

Elle rapporte que la collecte de fonds pour 2011 progresse extrêmement bien «grâce aux stratégies mises en place», indique Mme Thibodeau-DeGuire. Il faut dire que les deux coprésidents de la campagne de financement — Pierre Beaudoin et Heather Munroe-Blum — n'ont rien laissé au hasard et qu'ils ont recruté une équipe du tonnerre!»

Elle observe enfin que «c'est sûr que d'avoir été nommée «Grande Montréalaise» a été une belle reconnaissance pour tout le travail accompli par l'équipe de Centraide. C'était bel et bien une reconnaissance envers l'organisme, et non envers moi personnellement, et c'est à ce titre que je l'ai accepté avec grande fierté.»

Collaborateur du Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

Grands Montréalais

La Chambre entend mettre davantage en relief la valeur des membres de son académie

Les Aldo Bensadoun, Frédéric Back, Pierre Fortin et Sid Stevens deviennent les derniers académiciens en titre

La Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM) rend hommage chaque année à quatre citoyens exemplaires. Encore une fois, les quatre Grands Montréalais de 2011 ont été désignés par leurs prédécesseurs dans les secteurs économique, culturel, scientifique et social. Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre, salue ces personnalités et dégage des traits marquants des domaines où elles se sont respectivement illustrées.

RÉGINALD HARVEY

Michel Leblanc insiste pour dire que la CCMM entend à l'avenir déployer encore plus d'efforts pour faire valoir le caractère d'exemplarité des lauréats: «Cette aventure des Grands Montréalais remonte à 1978 et en est donc à sa 33^e présentation. Il est très important de dire que ces gens ne sont pas sélectionnés par la Chambre.» Ils ont été réunis, au fil du temps, au sein de l'Académie des Grands Montréalais, dont les membres sont appelés à voter pour les personnes qui vont joindre annuellement leurs rangs: «La barre est donc placée très haut et il n'y a aucun intérêt autre que de reconnaître de cette façon-là leur grande valeur.»

Aldo Bensadoun, homme d'affaires

Après avoir expliqué en détail la procédure suivie, il enchaîne avec cette appréciation à l'endroit d'Aldo Bensadoun, le lauréat 2011 du secteur économique: «Il est assez exceptionnel de voir que cet immigrant a construit au Québec une entreprise qui est extrêmement puissante et qui, de plus, rayonne à l'extérieur. D'origine plutôt modeste, à titre de petit-fils d'un cordonnier, il a puisé dans son vécu familial une compétence qu'il a développée en créant Aldo en 1972; cette firme compte maintenant plus de mille magasins, dont six bannières. Il possède une stratégie de pénétration des marchés et un modèle d'affaires qui

sont exemplaires.» M. Bensadoun demeure toujours engagé dans les activités quotidiennes de son entreprise.

Au sujet du Montréal économique, il tient ces propos: «Dans son cas à lui, ce qui est majeur, c'est qu'il s'agit d'un commerce de détail reposant sur un produit de niche dont la demande est forte, notamment dans les pays en émergence. Il est donc intéressant de constater, pour quiconque se rend dans ces endroits-là, qu'il y a une classe moyenne qui est elle aussi émergente et qui désire se procurer des produits tels que ceux fabriqués par Aldo.» Le Montréal économique sort gagnant d'une telle réalité d'affaires.

Frédéric Back, cinéaste

Le président commence par se montrer surpris du fait que le gagnant de deux Oscar ne soit devenu un Grand Montréalais qu'en 2011: «C'est étonnant et cela témoigne du fait que des gens peuvent poser des gestes marquants sans qu'on leur rende pleinement justice. Monsieur Back est un grand humble: quand on l'a appelé pour lui annoncer qu'il allait recevoir le prix, il a demandé si vraiment il devait l'accepter.»

Il lui rend cet hommage: «C'est un autre immigrant, qui, de son côté, est né de parents algériens et qui est arrivé à Montréal en 1948. Dans une période où on se questionne sur nos niveaux d'immigration, il figure comme un très bon exemple à citer. Il est un homme de métier

SOURCE CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre

qui a enseigné à l'École du meuble et à l'École des beaux-arts de Montréal; il a créé des décors à Radio-Canada et il a réalisé des œuvres publiques, dont celle qui orne la station de métro Place-des-Arts. Voilà quelqu'un qui a un profil artistique très vaste, ce que plusieurs ignorent, tout en sachant qu'il a remporté à deux reprises un Oscar; à l'entrée de l'Exposition universelle de Shanghai, en 2010, figurait même une mosaïque représentant l'homme qui plantait des arbres.»

Il ajoute: «C'est dire la portée internationale de son travail. Si je devais recourir au mot qui a fait en sorte que les membres de l'Académie l'ont honoré, je dirais "inspiration"; il a inspiré les jeunes et les créateurs, il a fourni un apport exceptionnel tant au Québec que

sur le plan universel.»

Il se tourne vers le grand dossier qui ressort sur la scène culturelle: «C'est de finir ce qu'on a entrepris du côté du Quartier des spectacles. Une des caractéristiques de Montréal à travers les âges, c'est d'avoir souvent lancé des projets qu'on n'a pas toujours achevés. Dans ce cas-ci, il s'agit à la fois d'un projet d'aménagement urbain et d'un outil culturel extrêmement dynamique.»

Pierre Fortin, scientifique et économiste

Michel Leblanc se félicite du choix de Pierre Fortin par l'Académie: «La beauté de cette nomination, c'est d'avoir identifié quelqu'un qui a fait avancer la pensée populaire au Québec sur l'économie. Il s'est produit là

une transition qui s'est opérée possiblement sur une trentaine d'années, pendant laquelle les Québécois avaient de la difficulté à comprendre la chose économique et percevaient que les économistes parlaient un langage inaccessible; sans doute se penchaient-ils sur des phénomènes difficiles à comprendre et à expliquer, alors que Pierre Fortin les a rendus accessibles et faciles à assimiler. Il y a souvent des politiciens qui s'en sont inspirés et qui se sont référés à lui.»

Il souligne son apport historique: «Il a travaillé sur l'économie publique, les politiques monétaires et budgétaires, dans un contexte où on a connu, il y a de cela 15 à 20 ans, l'objectif de l'élimination du déficit; ses interventions étaient celles d'un précurseur, elles étaient très pertinentes et elles le demeurent aujourd'hui, au moment où on tente de rétablir l'équilibre budgétaire.»

Et qu'en est-il des dossiers de l'heure dans ce secteur scientifique? «Pierre Fortin incarne nos universités au moment où des étudiants sont contre le déplaçonnement des droits de scolarité et où il existe une mobilisation forte au Québec en faveur de ces établissements pour faire en sorte qu'ils soient bien outillés et financés.» Il est directement issu de l'UQAM, où il a pu travailler dans un univers doté des ressources nécessaires à l'accomplissement de son travail.

Sur un autre plan, il y a le Montréal financier aussi incarné par cet homme: «Il y a les services financiers, et là il ne faut pas perdre de vue, au sujet de ceux-ci, que durant les 30 dernières années il y a eu fragilisation. On veut renforcer ce secteur des finances et il y a une grappe qui s'est mise sur pied dans ce sens-là; il y a une mobilisation contre la création d'une agence de réglementation unique pour le Canada et une autre pour le

maintien à Montréal des produits boursiers dérivés.»

Sid Stevens, volet social et jeunesse au soleil

Sid Stevens apparaît comme un homme moins bien connu que le mouvement Jeunesse au soleil, dont il fut l'instigateur et dont il demeure le vice-président exécutif. Le président de la Chambre en convient: «C'est un peu à l'image de Frédéric Back et cela témoigne de l'humilité que peuvent avoir des individus qui ont un grand impact.»

«Dans son cas, il faut comprendre que c'est un Montréalais qui, à l'âge de 14 ans, en 1954, crée un organisme de sport et de loisir pour les jeunes qui va devenir ce qu'est aujourd'hui Jeunesse au soleil; il dessert maintenant 300 000 Montréalais à travers sa banque alimentaire et vestimentaire, ses services d'urgence en cas d'incendie, ses installations récréatives et ses camps d'été pour les jeunes.» De cet engagement précoce, il puise cette réflexion: «Il y a là un premier message qui montre à quel point on peut commencer jeune à être un entrepreneur social. La deuxième observation, c'est que cet homme s'est engagé politiquement; il a été élu au conseil municipal de la Ville de Montréal en 1978, ce qui témoigne de la valeur de son engagement politique au moment où un certain cynisme prévalait présentement à cet égard.»

Sous quel angle la Chambre regarde-t-elle le secteur social? «C'est l'une des forces de Montréal. La collectivité montréalaise possède un entrepreneuriat social extrêmement vigoureux; il existe une volonté de développer des organisations proches des besoins du citoyen qui peuvent parfois satisfaire ceux-ci beaucoup mieux que l'État.»

Collaborateur du Devoir

Académie des Grands Montréalais

Après les Chiriaeff et autres Jean Drapeau

Elles seront ce soir 118, ces personnalités dont l'apport à la vie montréalaise aura été remarqué

Ils étaient 20 en 1978: ce furent les premiers membres nommés à la future Académie des Grands Montréalais. Le CN avait en effet inauguré un gala où on soulignait l'apport de personnalités exceptionnelles qui avaient permis, au fil des ans, à la métropole québécoise de devenir ce qu'elle était.

En 1984, la Chambre de commerce du Montréal métropolitain et le CN se sont associés pour assurer la survie de l'événement. En 1988, l'Académie prend son envol et, par la suite, chaque année, quatre personnalités, provenant de quatre secteurs d'activité, soit le scientifique, le culturel, l'économique et le social, s'ajoutent à ce noble aréopage à la suite des votes déposés par les anciens académiciens.

En 2011, dès ce soir, après la réception qui se tient au Centre d'événements Wave de la rue Saint-Patrick, elles seront alors 118, ces personnalités qui auront reçu un tel hommage, avec en retour la responsabilité qui en découle.

1978

Iole Appugliese (1912-1971)
Pierre Béique (1910-2003)
Gilles Carle (1929-2009)
Ludmilla Chiriaeff (1924-1996)
Camille A. Dagenais
Pierre Dansereau (1911-2011)
Jean Drapeau (1916-1999)
Jean-V. Dufresne (2000)
Gérard Fauteux (1900-1980)
Armand Frappier (1904-1991)
Alphonsine Howlett (1913-1992)
André Langevin
Guy R. Legault
Iona Monahan (-2006)
J. Alphonse Ouimet (1908-1988)
Alfred Pellan (1906-1988)
Gérard Plourde (-2004)
Sam Pollock (-2007)



CHRISTINNE MUSCHI REUTERS

L'homme d'affaires et pharmacien Jean Coutu s'est hissé dans l'Académie des Grands Montréalais en 1992. Le romancier Michel Tremblay était parmi les premiers à recevoir les honneurs, en 1978.

Harry J. Stern (1897-1984)
Michel Tremblay

1979
Michel Bélanger (-1997)

1980
Thérèse Casgrain (1896-1981)

1981
Paul David (1919-1999)

1982
Charles Bronfman, Charles Du-toit

1984
Paul Desmarais
Phyllis Lambert
Pierre-Elliott Trudeau (1919-2000)

1985
Yvette Brind'Amour (1921-1992)
Bernard Lamarre,
Cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991)

1986
Jean Béliveau
Phil Gold
Paul Paré (1922-1996)

1987
A. de Grandpré
Jean Duceppe (1923-1990)
Brenda Milner

1988
David M. Culver
Père Marcel de la Sablonnière (1918-1999)
Maryvonne Kendergi

1989
Laurent Beaudoin
Griatien Gélinas (1909-1999)
Liliane M. Stewart

1990
Denys Arcand
Claude Castonguay
Sœur Denise Lefebvre (1907-1993)

1991

J. V. Raymond Cyr
Antonine Maillet
Jeanne Sauvé (1922-1993)

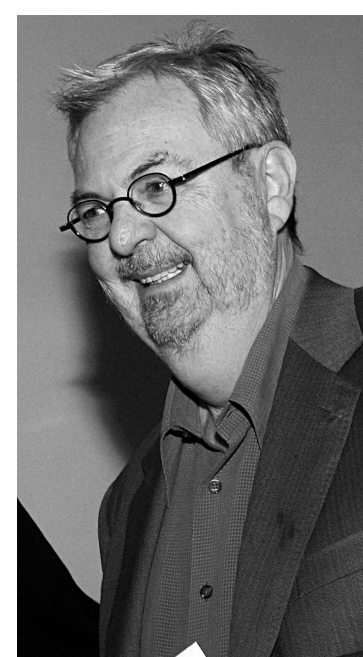
1992
Jean Coutu
John P. Humphrey (1905-1994)
Robert Lapalme (1908-1997)

1993
Alexander Brott (1915-2005)
Jeannine Guindon (1920-2002)
Eugene N. Riesman

1994
Charles Daudelin (1920-2001)
Maurice L'Abbé (-2006)
Pierre Péladeau (1925-1997)

1995-1996
Gretta Chambers
Arlette Cousture
Serge Saucier

1997
André Bérard
Alan B. Gold (-2005)
Gilles Lefebvre (1922-2001)



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

1998
Daniel Gauthier
Alexander Kennedy Paterson
Paul M. Tellier

1999
Francesco Bellini
Roger Gaudry (1914-2001)
Albert Millaire

2000
Jacques Genest
Andrée Lachapelle
Jean C. Monty
Maurice Richard (1921-2000)

2001
Jacques Bougie
Guy Laliberté
Charles R. Scriver
Michèle Thibodeau-Deguire

2002
André Caillé
Emmett Johns
Robert Lacroix
Dominique Michel

2003
Serge Godin
Yves Lamontagne
Huguette Oligny
Charles Taylor

2004
Denis Brott
André Chagnon
William Feindel
Daniel Langlois

2005
Paul Desmarais fils
Margaret Lock
Henry Mintzberg
Alain Simard

2006
Robert Charlebois
Pavel Hamet
Jocelyne Monty
Henri-Paul Rousseau

2007
Denise Filiatrault
Paul Gérin-Lajoie
Jacques Lamarre
Hubert Reeves

2008
Peter Howlett
Rémi Marcoux
Heather Munroe-Blum
Denise Robert

2009
Lise Bissonnette
Sœur Nicole Fournier
L. Jacques Ménard
Balfour M. Mount

2010
Yvon Deschamps
Hélène Desmarais
Gilles Julien
Claude Montmarquette

2011
Frédéric Back
Aldo Bensadoun
Pierre Fortin
Sid Stevens

Le Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

Secteur social

Sid Stevens avait 13 ans quand il a publié le *Clark Street Sun*

«Je crois qu'on trouve le vrai bonheur en donnant»

Sid Stevens, vice-président exécutif et cofondateur de Jeunesse au soleil, devient Grand Montréalais pour le secteur social en 2011.

MARTINE LETARTE

Lorsqu'il a lancé un journal de quartier dans la cuisine de ses parents en 1954, Sid Stevens était loin de se douter qu'il amorçait alors une grande carrière dans le milieu communautaire. Et, 57 ans plus tard, l'organisme qu'il a cofondé, devenu Jeunesse au soleil, touche près de 300 000 Montréalais ainsi que de nombreux Québécois ailleurs dans la province.

L'édifice de Jeunesse au soleil, rue Saint-Urbain à Montréal, fourmillait de gens lorsque *Le Devoir* s'y est rendu pour rencontrer Sid Stevens. Plusieurs venaient s'inscrire pour obtenir un panier de Noël. Chaque année, l'organisme en donne environ 18 000 à des gens dans le besoin.

Avec ses 68 employés permanents et sa centaine d'étudiants pendant l'été, l'organisme offre une foule de services d'urgence aux familles et agit pour la prévention du crime. Jeunesse au soleil organise également différentes activités sportives et des colonies de vacances pour les enfants dans les Laurentides.

En ce moment, l'équipe est bien occupée avec la gestion des récompenses dans des cas

d'enlèvement ou de meurtre. «C'est rendu provincial. Ça fonctionne bien. Nous avons commencé en 1991, et, sur 54 cas, 21 ont été résolus», se réjouit Sid Stevens.

Jeunesse au soleil a aussi développé récemment un programme pour aider les familles québécoises qui ont un enfant malade à Sainte-Justine et à l'Hôpital de Montréal pour enfants.

Un journal de quartier

Avec ces initiatives à grande portée, on est bien loin de l'époque où Sid Stevens a lancé le journal *Clark Street Sun* avec un ami, Earl De La Parralle, aujourd'hui directeur général de Jeunesse au soleil.

«J'avais 13 ans. On écrivait le journal à la main. C'était un passe-temps. Ça nous gardait occupés et loin du trouble. Nous vendions le journal aux familles pour deux sous. Avec les profits, nous louions le gymnase d'une école pour faire du sport. Nos parents n'avaient pas les moyens de nous inscrire à des centres sportifs», affirme M. Stevens en brandissant quelques exemplaires du journal datant des années 50.

Le groupe de jeunes s'est établi dans l'arrière-boutique d'une cordonnerie. Le journal est devenu de plus en plus populaire. Les jeunes allaient voir les commerçants pour leur vendre de la publicité.

«Ils nous encourageaient, ra-



SOURCE CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
Sid Stevens est vice-président exécutif et cofondateur de Jeunesse au soleil.

conte M. Stevens. Nous vivions dans un quartier où il y avait beaucoup de pauvreté. Bien des gens qui faisaient du sport avec nous n'avaient pas beaucoup de nourriture sur la table. Certains avaient des problèmes avec la justice. Nous avons rapidement mis sur pied un groupe pour les aider. C'est vraiment un centre communautaire que nous avons créé.»

Pourquoi avoir fait tout cela? «Au départ, nous nous aidions

nous-mêmes en aidant les autres. Puis, je crois qu'on trouve le vrai bonheur en donnant», affirme M. Stevens.

De nombreux appuis importants

Assurer la survie de Jeunesse au soleil n'a pas toujours été facile pour ses fondateurs. Le soutien de plusieurs acteurs importants de la société a été crucial.

«Le moment le plus difficile est survenu lorsque nous avons dû

quitter la cordonnerie parce que nous étions devenus trop gros», affirme M. Stevens. Nous avons de la difficulté à payer nos factures. Nous n'avons pas de place où aller et nous avons failli fermer! En 1967, Jean Drapeau, le maire de Montréal à l'époque, nous a donné accès à un immeuble situé avenue du Parc. Il croyait en nous.»

Ce dont Sid Stevens est le plus fier, c'est que Jeunesse au soleil a réussi à convaincre la Ville de Montréal d'acheter des autobus pour accueillir les victimes d'incendie.

«Au départ, nous louions les autobus nous-mêmes, mais c'était très dispendieux et il y avait plusieurs incendies dans le quartier. L'achat des autobus en 1970 a permis d'aider des milliers de personnes dans la ville, et ça dure toujours.»

Le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) a également toujours été un grand allié de Jeunesse au soleil. «Jacques Duchesneau (auparavant au SPVM) était notre meilleur ami! Il nous envoyait même des jeunes pour voir si on pouvait faire quelque chose avec eux avant de les emmener en cour. Les policiers nous ont donné aussi beaucoup d'équipement sportif. Certains ont même été entraîneurs pour les jeunes», se souvient M. Stevens.

Plusieurs personnalités du monde politique et du monde sportif ont aussi participé aux banquets organisés pour financer Jeunesse au soleil.

«Drapeau venait, bien sûr. On a aussi vu Maurice Richard et Jean Béliveau. Tous les premiers ministres du Québec venaient, mais aussi des premiers ministres du Canada: Pearson, Trudeau, Chrétien. Ces gens

nous encourageaient beaucoup», indique M. Stevens.

Lorsque l'organisme est déménagé en 1981 dans ses locaux actuels, ce fut encore une fois grâce à l'aide de Jean Drapeau.

Toujours plus de besoins

Aujourd'hui, Sid Stevens croit que la pauvreté demeure le grand problème à Montréal. «C'est encore pire qu'avant, précisez-t-il. Nous avons 2000 familles par mois qui utilisent notre banque alimentaire. Ce sont 450 de plus qu'il y a deux ans. Une personne sur cinq qui en bénéficie est âgée de moins de cinq ans.»

Quel est son conseil pour améliorer la situation? «Les gouvernements fédéral, provincial et municipal et les groupes communautaires doivent travailler dans le même sens. Il doit y avoir une meilleure communication. Je trouve aussi qu'on ne fait pas assez confiance aux jeunes. Seulement 5 % causent des problèmes, mais c'est seulement d'eux qu'on parle. Il faut encourager et soutenir davantage les jeunes», affirme M. Stevens qui, à 71 ans, est toujours engagé dans l'organisation, sans toutefois la diriger au quotidien comme auparavant.

Il a d'ailleurs de bonnes chances de continuer à être fort occupé pendant les prochains mois.

«Nous négocions avec la Ville de Montréal, le gouvernement du Québec et la Commission scolaire de Montréal pour que Jeunesse au soleil devienne propriétaire de l'édifice», indique M. Stevens. Nous espérons y arriver d'ici six à douze mois. Nous voulons ensuite le rénover complètement. Il en a besoin. C'est notre objectif principal pour les prochaines années.»

Collaboratrice du Devoir



Chambre de commerce
du Montréal métropolitain

Board of Trade of Metropolitan Montreal

FÉLICITATIONS

AUX GRANDS MONTRÉALAIS 2011!

La Chambre de commerce du Montréal métropolitain est fière d'accueillir Aldo Bensadoun, Frédéric Back, Pierre Fortin et Sid Stevens dans l'Académie des Grands Montréalais.

Nous invitons tous les Montréalais à joindre leur voix à la nôtre pour remercier ces quatre personnes d'exception qui définissent notre société par leur vision et qui contribuent au rayonnement de notre métropole.

ALDO BENSADOUN SECTEUR ÉCONOMIQUE
FRÉDÉRIC BACK SECTEUR CULTUREL
PIERRE FORTIN SECTEUR SCIENTIFIQUE
SID STEVENS SECTEUR SOCIAL

WWW.CCMM.QC.CA

CRÉATEURS D'AFFAIRES

33^e Réception Hommage
aux Grands Montréalais
Mercredi 16 novembre 2011

GRANDS MONTRÉALAIS

Secteur scientifique

Pierre Fortin est un «agent double» économique

«Je maintiens qu'il est à la fois possible d'être lucide et solidaire»

Nommé Grand Montréalais 2011 dans le secteur scientifique, l'économiste Pierre Fortin s'est fait connaître par la pertinence de ses travaux, mais aussi par ses nombreuses interventions sur la place publique. C'est d'ailleurs grâce à ces dernières, croit-il, que cet honneur lui échoit.

PIERRE VALLÉE

«J'ai été très surpris de recevoir cet honneur, racontait-il, surtout si je me compare aux trois autres lauréats, qui, à mes yeux, sont des géants. Et je ne crois pas que ce sont mes travaux de recherche qui me valent cette reconnaissance, mais plutôt le fait que je suis un universitaire qui a pris la parole hors des cercles universitaires. Je crois que le point de vue universitaire est utile pour la prise de positions politiques.» En effet, tout au long de sa carrière, Pierre Fortin a maintes fois participé à des comités de recherche et mené des études qui ont servi à éclairer plusieurs lanternes. Il est un habitué des émissions d'affaires publiques et tient une chronique économique depuis dix ans dans la revue *L'Actualité*.

C'est d'ailleurs par le biais du journalisme que Pierre Fortin est venu à l'économie, lui qui se destinait plutôt à une carrière en mathématiques. «Lorsque j'étais étudiant en mathématiques à l'Université Laval, on m'a demandé de collaborer au journal étudiant. Cela m'a permis de m'ouvrir aux questions sociales et surtout aux questions économiques.» C'est à la même époque qu'il rencontre sa femme, Michèle. «Au fond, j'ai marié les deux, Michèle et l'économie, au même moment.»

Il obtient ensuite son doctorat en économie à l'Université de la Californie à Berkeley. De retour au Québec, il entreprend une carrière de professeur à l'Université Laval et à l'Université de Montréal. C'est en 1988 qu'il accepte un poste à l'UQAM et qu'il s'installe définitivement dans la métropole.

Keynes et Allais

Deux économistes ont inspiré Pierre Fortin. Il y a d'abord John Maynard Keynes, cet économiste anglais dont les théo-

ries économiques servent de fondement au New Deal de Roosevelt. «Keynes croyait dans le capitalisme parce qu'il est fondé sur le droit, la démocratie et la liberté fondamentale. Mais il en connaissait aussi les excès, comme la pauvreté et les inégalités. Il pensait donc qu'il fallait une intervention de l'État afin de corriger les effets négatifs du capitalisme. Au fond, c'est ce qu'est la social-démocratie, et je me considère comme un social-démocrate. Les questions économiques ne peuvent pas être à l'écart des questions sociales.»

Bien qu'il ne partage pas les opinions politiques de l'économiste français Maurice Allais, il est d'accord avec sa démarche scientifique. «Allais en avait contre les constructions économiques abstraites érigées loin des réalités. Il a rappelé que la science économique est une science du comportement humain et donc une science de l'homme.»

L'agent double

Plusieurs s'interrogent quant à savoir à quelle enseigne loge Pierre Fortin. Est-il de droite ou de gauche? «Pour les gens de la gauche, je suis de droite, et pour les gens de la droite, je suis de gauche. C'est la raison pour laquelle je me qualifie d'agent double.»

Cette position lui permet de nuancer ses propos. «Prenons la question de la création de la richesse et celle de sa redistribution. Pour les gens de droite, il n'y a que la croissance économique qui compte. Et pour les gens de gauche, il n'y a que la redistribution de la richesse qui compte. Mais l'un ne contredit pas l'autre et on peut travailler sur les deux plans. Je maintiens qu'il est à la fois possible d'être lucide et solidaire.»

Au fil de la vie et du hasard

Le nombre de sujets économiques sur lesquels Pierre For-

tin s'est penché tout au long de sa carrière est trop élevé pour en dresser une liste. Une constante, toutefois, se dégage. Plusieurs des questions auxquelles il s'est intéressé sont le fruit du hasard. «Par exemple, je me suis penché sur la relation entre la hauteur du salaire minimum et son effet sur la création du chômage. Mais c'est à la demande du gouvernement Lévesque que j'ai réalisé cette étude. Et je l'ai mise à jour à la demande du gouvernement Bouchard.»

C'est un autre hasard — ici, la rencontre avec un collègue — qui l'a mis sur la piste de l'inflation et de la cible inflationniste que devraient viser les banques centrales. Sa recherche, basée sur les statistiques provenant des conventions collectives, a révélé que les travailleurs sont en désaccord avec toute baisse absolue de leur rémunération, peu importe le taux d'inflation.

«Prenons la situation suivante: un taux d'inflation de 10 % qui s'accompagne d'une hausse du salaire annuel de 10 %. Si une entreprise en difficulté demande à ses travailleurs d'accepter, pour l'année suivante seulement, une hausse de salaire de 5 %, les travailleurs, règle générale, acceptent. Par contre, si le taux d'inflation est de 0 % et que la même entreprise en difficulté demande à ses travailleurs d'accepter, pour l'année suivante, une baisse de salaire de 5 %, ceux-ci refuseront. Pourtant, dans les deux cas, il s'agit exactement de la même baisse du pouvoir d'achat, soit 5 %.» C'est ce qu'on appelle une illusion monétaire, impensable pour bon nombre d'économistes. C'est ce qui l'a amené à proposer que les banques centrales acceptent une cible d'inflation plus élevée.

Sa dernière sortie porte sur l'utilité des cégeps, à l'heure où certains, comme François Legault, proposent de les re-



SOURCE CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
C'est par le biais du journalisme que Pierre Fortin est venu à l'économie, lui qui se destinait plutôt à une carrière en mathématiques.

mettre en question. «J'ai communiqué avec François Legault pour lui faire part d'une étude que j'ai menée sur les cégeps et qui démontre, chiffres à l'appui, que ce sont les jeunes

Québécois de trente ans ou moins qui ont le plus haut taux de diplomation collégiale et universitaire au Canada, notamment grâce à la présence des cégeps.»

Quel sera le prochain champ d'intérêt de Pierre Fortin? Gageons que l'actualité et la vie se chargeront de lui en fournir un.

Collaborateur du Devoir

Forum jeunesse de l'île de Montréal

Rajeunir Montréal, un projet à la fois

Les «jeunes» aussi ont à cœur l'avenir de la métropole québécoise

Porter la voix des jeunes de l'île de Montréal auprès des décideurs locaux, mais surtout leur permettre de concrétiser leurs idées, souvent «novatrices» et «rafraîchissantes». Voilà le mandat que se sont donné le Forum jeunesse de l'île de Montréal et son président, Jean Sébastien Dufresne, qui croit que Montréal aurait avantage à accorder plus de place à ses jeunes, avant qu'ils ne désertent la grande ville pour les banlieues.

KARL RETTINO-PARAZELLI

Arborant une chemise recouverte d'un gilet sans manche, une tasse d'espresso à la main, Jean Sébastien Dufresne ne correspond pas tout à fait à l'image qu'on se fait généralement d'un «jeune» Montréalais. C'est pourtant lui qui préside pour une deuxième année consécutive le Forum jeunesse de l'île de Montréal (FJIM), un organisme qui représente plus de 500 groupes jeunesse de la région.

C'est que, à 29 ans, M. Dufresne est encore un jeune aux yeux du FJIM. Il défend donc avec passion les intérêts et les idées des habitants de l'île de Montréal âgés de 12 à 30 ans. Le forum se décrit comme un espace de «concertation» et «d'action» pour la jeunesse, deux mots d'ordre que le président s'assure de faire respecter.

«Notre vision de Montréal, c'est une ville où les jeunes prennent pleinement leur place. Non seulement une ville qu'ils peuvent s'approprier, mais aussi avec laquelle ils peuvent vibrer, sentir finalement que c'est un endroit où ils peuvent se développer», explique le jeune homme d'une voix assurée.

Des projets soutenus

En tant qu'organisme de

concertation de la Conférence régionale des élus de Montréal (CRE), le FJIM porte la voix des jeunes lors de consultations ou de rencontres avec les élus, mais son rôle est «surtout d'encourager des projets qui n'auraient pas pu voir le jour sans l'appui financier et la reconnaissance des jeunes du forum», précise-t-il.

Chaque année, le gouvernement du Québec, par l'entremise du Secrétariat à la jeunesse, accorde 1,5 million au FJIM, une somme que les 26 élus de l'organisme octroient à des projets soumis par des jeunes sur le territoire montréalais. «C'est un comité de jeunes élu par des jeunes qui décide des projets qui obtiennent le financement», un pouvoir très précieux, estime Jean Sébastien Dufresne.

«C'est unique d'avoir cette confiance de l'État qui nous donne ce pouvoir de décider quelles sont les initiatives à encourager et quelles sont nos priorités. Cet appui signifie qu'on croit à la capacité des jeunes de pouvoir identifier leurs besoins et les enjeux qui leur tiennent à cœur.»

Au cours de la dernière année, par exemple, le FJIM a permis à 14 initiatives locales de voir le jour. Les projets vont du développement de l'autonomie culinaire des adolescents en milieu défavorisé à la démocratisation



SOURCE CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
Jean Sébastien Dufresne est président du Forum jeunesse de l'île de Montréal.

de l'art et de la culture de la relève ou encore à la présentation de pistes d'action pour une consommation plus responsable.

Plusieurs projets sont subventionnés, mais aussi plusieurs sont rejetés. Avec son

budget limité et une forte demande, le FJIM se voit dans l'obligation de refuser environ 80 % des projets qui lui sont présentés chaque année.

«[Le financement] est un défi constant, concède M. Dufresne.

On comprend qu'on vit dans un monde où les ressources sont limitées, mais quand on parle de ressources pour des projets de jeunes, on dirait que ça devient plus limité...»

Un engagement «essentiel»

Ce lauréat du prix de la personnalité par excellence du gala Forces avenir 2008 croit néanmoins que l'engagement citoyen des jeunes, à petite ou à grande échelle, est non seulement important, mais qu'il est essentiel. «Nous pensons que, lorsque les jeunes contribuent au développement de leur collectivité, ils s'approprient leur environnement, puis ils veulent y demeurer et s'y ancrer.»

Selon lui, le fait que de plus en plus de jeunes décident de quitter Montréal après leurs études pour s'installer en banlieue est un enjeu primordial pour l'avenir de Montréal. «Plus il y aura de jeunes qui vont s'installer dans les banlieues mais qui vont tout de même prendre leur voiture pour travailler à Montréal, plus on verra apparaître des coûts sociaux, économiques et écologiques importants», déplore-t-il, soulignant au passage le phénomène de l'étalement urbain.

Se tailler une place

Même s'il préfère parler de «défis» plutôt que de «problèmes», M. Dufresne reconnaît que les jeunes pourraient être mieux représentés, notamment au niveau municipal. «Il y a un travail de sensibilisation politique à faire, mais nous croyons que plus il y aura de jeunes dans les instances décisionnelles, plus l'apport des jeunes va être reconnu et valorisé.»

Alors qu'il peut se vanter d'avoir convaincu en avril dernier la Ville de Montréal et la STM d'accueillir un représentant jeunesse au conseil d'admi-

nistration de la société de transport, le FJIM vient de perdre son siège au conseil exécutif de la CRE. Il doit maintenant se contenter d'une place au conseil d'administration. Voilà la preuve que rien n'est gagné d'avance.

«C'est également important de rajeunir la députation. Et, pour qu'on ait plus de représentants politiques qui sont jeunes, il faut que les partis politiques municipaux reconnaissent que cet enjeu est prioritaire. [...] Le travail doit donc se faire dans les deux sens: des jeunes vers les décideurs et des décideurs vers les jeunes», résume le président du FJIM.

Le problème provient, selon lui, d'une certaine méconnaissance des jeunes. «On entend souvent dire dans les médias que les jeunes participent peu, votent peu, sont peu intéressés par la politique. Nous, on dit: "Au contraire!" Les jeunes ne sont pas cyniques, ils transposent simplement leurs préoccupations de manière différente. Et pas nécessairement à travers les canaux traditionnels que sont les partis politiques», observe-t-il, en prenant le soin de saluer des initiatives jeunesse comme Génération d'idées, dont le 2^e sommet est d'ailleurs prévu à la fin du mois de novembre.

En attendant le lancement, en décembre prochain, du *Guide de l'engagement*, du FJIM, Jean-Sébastien Dufresne espère que le travail accompli par les élus du forum et les jeunes engagés partout sur l'île de Montréal pourra servir d'exemple. «Il faut qu'on ait des modèles en place pour que la société québécoise ait un intérêt à aller vers les jeunes qui apportent quelque chose de différent, de rafraîchissant, plutôt que d'en avoir peur. [...] Et tout cela, au bénéfice des jeunes, bien sûr, mais aussi de l'ensemble de la population.»

Collaborateur du Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

Secteur culturel

Frédéric Back est aussi un homme qui plante des arbres

« Je trouve ça extrêmement malheureux que la finance ait pris autant d'importance à un moment crucial où tous les efforts devraient être déployés pour protéger la Terre »

Frédéric Back a été nommé Grand Montréalais du secteur culturel par la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. Le cinéaste d'animation, à la filmographie généreuse, engagée et universelle qui compte les chefs-d'œuvre *Crac!*, *L'homme qui plantait des arbres* et *Le fleuve aux grandes eaux*, a accueilli *Le Devoir*, pour l'occasion, dans son appartement du quartier Côte-des-Neiges.

ÉTIENNE PLAMONDON ÉMOND

Au centre d'une table bondée de papiers, de crayons et de pinceaux trône le dessin d'un chêne vert aux teintes chatoyantes et aux traits fins, sensibles, poétiques. Frédéric Back, la tête penchée sur son illustration inachevée, lâche, en artiste éternellement insatisfait de lui-même: «*Ce n'est pas très beau.*» Cette image, il la réalise pour la donner en cadeau à un Québécois d'origine japonaise qui, à l'âge de sept ans, avait planté des arbres en sa compagnie et qui, le 2 juillet dernier, fut son interprète lors de l'inauguration de l'exposition qui lui était dédiée au Musée d'art contemporain de Tokyo.

Cette rétrospective, qui poursuivra son chemin à Sapporo au printemps et à Hiroshima l'année prochaine, l'occupait à tel point que, lorsqu'on l'a nommé Grand Montréalais, il assure ne pas avoir eu «*le bon réflexe.*»

«*Je regrette un peu d'avoir accepté. Il y a d'autres gens qui sont souvent dans des situations où leur travail n'est pas mis en lumière et n'est pas valorisé,*» dit celui qui refuse dorénavant les mentions. «*Et puis, j'en ai eu une grosse tartine de prix,* rappelle-t-il. Quelques trophées trônent sur les étagères au fond de la pièce, mais la plupart sont entreposés à Radio-Canada, faute d'espace.

Les murs sont plutôt tapissés de reproductions de ses peintures contemplatives colorées qui brossent des paysages bucoliques. «*J'ai été comblé de pouvoir m'exprimer librement, de pouvoir faire des films qui voyagent autour de la planète. Il y a des millions d'arbres qui sont plantés chaque année grâce à L'homme qui plantait des arbres. Des gens ont trouvé leur vocation, un but dans la vie, en regardant ces films ou ces dessins. Ça vaut bien plus que des prix,*» exprime-t-il de son timbre posé et délicat.

Lui-même, il a planté des milliers d'arbres. «*Je ne voulais pas simplement être un théoricien,*» répète-t-il. L'artiste et l'écologiste demeurent indissociables. Dès son enfance, en Alsace, il est «*ému par la souffrance, les guerres, le mal qu'on fait aux animaux,*» en croquant de ses crayons la pollution des cours d'eau et la cruauté envers les chevaux. «*Il faut réagir. J'ai fait*



Aujourd'hui, Frédéric Back a quelque peu rangé ses crayons et ses pinceaux pour dédier ses mains au service de son épouse, paralysée depuis près de cinq ans.

ce que j'ai pu, mais je n'ai certainement pas fait assez», dit-il en riant humblement.

«Hors de combat» mais «pas endormi»

L'homme de 87 ans, la voix berçante, se dit «*rendu au bout du rouleau physiquement.*» Il a quelque peu rangé ses crayons et ses pinceaux pour dédier ses mains au service de son épouse, Ghylaine Paquin, paralysée depuis près de cinq ans. C'est avec cette Québécoise qu'il avait entrepris une correspondance, depuis la France, pendant plus de deux ans, lorsqu'il était jeune et curieux de découvrir les paysages sauvages du nord de l'Amérique. Débarquant à Montréal en 1948, il alla à la rencontre de cette femme, puis s'empressa de la demander en mariage trois jours plus tard. Ce qui se concrétisa l'année suivante, et il s'installa alors ici pour de bon.

«*J'essaie de lui rendre un peu ce qu'elle m'a donné pendant toute sa vie,*» souffle-t-il. Après un bref silence, il poursuit: «*Ma raison de vivre, c'est surtout de l'accompagner le plus longtemps possible. C'est important de la soutenir, pour le moral et pour donner un sens à cette vie qui est un peu l'antichambre de la mort.*»

Dans la lutte écologique qui l'a toujours animé, il se dit aujourd'hui «*un peu hors de combat,*» mais il avertit qu'il n'est «*pas endormi*» pour autant, comme en témoigne ce croquis esquissé en prévision de l'exposition de Tokyo: deux schémas présentant le potentiel, pour le Japon, de l'exploitation des moulins à marée et des systèmes de géothermie en ce pays de terre volcanique. Une réponse au dé-

astre nucléaire de Fukushima, dont la cicatrice demeure vive. Ces illustrations ont été publiées à l'intérieur du catalogue de l'exposition, à la grande joie de son auteur, qui espère que l'idée fera son chemin. «*Je trouve ça extrêmement malheureux que la finance ait pris autant d'importance à un moment crucial où justement tous les efforts devraient être déployés pour protéger la Terre,*» s'inquiète l'artiste, pour qui la «*négligence à propos du réchauffement climatique*» apparaît «*catastrophique.*»

Des images qui ont des choses à dire

Dans un couloir, de nombreux cadres accrochent différents hommages crayonnés par des cinéastes d'animation aux nationalités très diverses. A plusieurs reprises, il fut invité à donner des conseils dans des studios d'animation à Paris, Tokyo et Los Angeles. «*Ce qui m'étonne, c'est que mes films étaient appréciés non seulement pour le message, mais aussi pour la façon dont je les ai faits. Je n'ai jamais voulu présenter un style de dessin. J'ai utilisé spontanément ce qui me semblait être le moyen le plus rapide pour réaliser ces films.*»

Des écoles en Italie, en Espagne et en France lui envoient des témoignages sur les troupes d'activités pédagogiques qu'il a conçues pour accompagner ses dessins animés. Frédéric Back reçoit de la correspondance de partout dans le monde, à laquelle il «*essaie de répondre le plus possible*» depuis la mise en ligne du site www.fredericback.com.

Cette vitrine dans Internet présente près de 6000 de ses

dessins, gouaches et études. Un travail colossal de numérisation auquel sa fille Süzel s'est consacrée pendant près de sept ans. La même Süzel qui, à l'âge de 10 ans, avait écrit un texte sur la vieille chaise berçante jetée par la famille Back dans un fossé afin de la remplacer par une

chaise «*en métal qui était silencieuse et donc n'avait rien à dire.*» Un texte qui inspira le chaleureux court métrage *Crac!* avec lequel il prévoyait intéresser les Québécois. Ce film se révéla être un succès international et lui permit de remporter son premier Oscar en 1982. «*Finale-*

ment, je n'étais pas trop à côté de la track», rigole-t-il doucement.

Un regret

«*Ce que je regrette, c'est que je suis à peu près le seul qui a fait des films de ce genre. Maintenant, ce sont des films qui datent d'il y a trente ou quarante ans. On les utilise encore, mais je ne vois rien surgir dans les films d'animation qui soit dans ce genre de divertissement porteur de messages, d'idées, de motivations pour qu'on améliore notre façon d'agir.*»

Il affiche cette déception alors qu'il considère que, avec les nouvelles technologies dans le domaine du dessin animé, «*tout est possible.*» «*On est entouré de sujets fantastiques à faire valoir, mais il n'y a personne qui s'intéresse à ces aspects. On divertit. On fait de la belle musique. On fait de belles images. On fait rire le monde. On radote aussi sur le passé, sur les choses immatérielles et irréelles qu'on imagine. Mais on est dans une réalité qui a besoin d'être défendue et protégée. Et ça, malheureusement, je ne vois rien qui prend cette forme-là, qui stimule, qui réveille les gens,*» déplore le cinéaste qui a consacré son talent à peindre de façon lumineuse la faune et la flore et à noircir les illusions du prétendu progrès.

«*Le bonheur, ce n'est pas juste de passer son temps à s'amuser. Le bonheur, ça existe dans la mesure où on voit les problèmes autour de nous et qu'on les règle. Il faut participer au sauvetage de la planète,*» lance-t-il, souhaitant que son œuvre soit une «*inspiration*» en cette époque qu'il juge «*charnière.*»

Collaborateur du Devoir

L'effet Fortin

Des solutions pour un partage équitable de la richesse

Professeur émérite au Département des sciences économiques, Pierre Fortin aime donner l'heure juste comme chroniqueur dans les médias. Ses recherches en économie ont une valeur inestimable parce qu'elles permettent de vérifier des questions qui touchent notre quotidien et aident à définir des politiques gouvernementales plus équitables.

Recherchez des professeurs et des programmes qui créent un mouvement.

uqam.ca

L'effet UQAM

MONTRÉAL

GRANDS MONTRÉALAIS

CE CAHIER SPÉCIAL

EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Responsable NORMAND THÉRIAULT

ntheriault@ledevoir.ca2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com

FAIS CE QUE DOIS

GRANDS MONTRÉALAIS

Secteur économique

Aldo Bensadoun lance son entreprise au temps du *Flower Power*

«Je voulais commencer ma compagnie avec mes propres valeurs»

«Je n'ai jamais considéré les affaires ou le Groupe Aldo comme une simple source de revenus, mais plutôt comme un moyen de porter des actions à une échelle différente», affirme le fondateur, Aldo Bensadoun, qui vient d'être nommé Grand Montréalais en 2011, représentant venu du secteur économique.

JESSICA NADEAU

La voix est posée, les mots sont bien choisis et éloquents. Le verbe est franc. Le ton est à la fois élégant et amical, et les rires ponctuent régulièrement ses phrases. Dans ses propos, on perçoit l'humaniste bien avant le prospère homme d'affaires.

Aldo Bensadoun a beau faire partie du palmarès des hommes les plus riches du Québec, il reste un homme humble, près des gens. Un entrepreneur qui se définit lui-

Aldo Bensadoun croit que les entreprises ont une responsabilité sociale de participer à la société et il tente d'exporter ses valeurs en même temps que ses souliers

même comme un brin hippie en raison des valeurs qui régissent sa vie et son entreprise. Car, pour lui, Aldo, c'est beaucoup plus qu'un magasin de chaussures, c'est d'abord et avant tout un moyen de s'engager dans la société pour créer un monde meilleur.

Le commerce de la chaussure, c'est une histoire de famille pour Aldo Bensadoun. On pourrait même dire qu'il est tombé dedans lorsqu'il était tout petit. Son grand-père, en Algérie, était cordonnier. Et son père possédait une petite chaîne de magasins de chaussures. Il semblait donc normal que, des années plus tard, celui qui a étudié les sciences économiques à l'Université McGill choisisse le domaine de la

chaussure pour établir les bases de son entreprise.

«Je connaissais bien les chaussures et je voulais commencer ma compagnie avec mes propres valeurs», raconte le dirigeant de la multinationale dans un entretien téléphonique. Vous savez, dans les années 1960, au moment où j'ai étudié, c'était la période des hippies et nous étions tous, comment dirais-je, assez rêveurs.»

Le *Flower Power*, dans l'air du temps, l'a fortement inspiré au moment de fonder la société Aldo en 1972. Il ne voulait pas d'une entreprise comme les autres. Il souhaitait permettre à chacun de ses membres de grandir, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de

l'entreprise, en ayant une influence sur la société. Quarante ans plus tard, il affirme être toujours fidèle à ces valeurs fondamentales.

La responsabilité sociale des entreprises

Aldo Bensadoun n'est pas tellement du genre à se vanter. Il se qualifie néanmoins de précurseur en matière d'engagement social entrepreneurial. C'est un sujet qui le passionne et sur lequel il est intarissable.

Dans les années 1980 déjà, Aldo tentait de sensibiliser les citoyens et ses clients au problème du sida. Il a distribué des brochures dans ses magasins et amassé des millions de dollars qui ont été envoyés un peu partout dans le monde



SOURCE CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
Pour Aldo Bensadoun, le commerce de la chaussure est une histoire de famille. Son grand-père était cordonnier en Algérie.

pour aider la cause et tenter de trouver un remède à cette maladie incurable.

Plus récemment, il s'est attaqué au cancer en étant de toutes les marches et autres randonnées pour soutenir la cause. Occasionnellement, l'entreprise fait venir des employés des quatre coins de la planète pour aider des organismes ou des écoles de Montréal accueillant des clientèles défavori-

sées. L'entreprise engage également des gens handicapés dans ses entrepôts afin de leur offrir de nouvelles sources de fierté. «Je pourrais parler de cela jusqu'à demain matin!», affirme-t-il en riant d'aisance à l'autre bout du fil.

«Ce que j'aimerais, c'est que, en venant magasiner chez nous, les gens reconnaissent le nom et qu'ils s'y sentent bien en se disant: "Non seulement ils dessi-

nent et fabriquent de beaux souliers et nous donnent du bon service, mais, en plus, ce sont des gens qui ont une conscience, qui font partie de notre société et qui tentent de rendre ce monde meilleur".»

Amour, respect et dignité

Dans le discours de l'homme d'affaires, les valeurs d'amour, de respect et d'intégrité reviennent constamment. Il croit que les entreprises ont une responsabilité sociale de participer à la société et il tente d'exporter ces valeurs en même temps que ses souliers, qui se vendent dans une soixantaine de pays. «Ce qui est bien lorsqu'on a sa propre entreprise, c'est que ça donne le privilège d'influencer les gens qui travaillent avec soi.»

Son engagement dans la société a été reconnu par l'Académie des Grands Montréalais, représentant le secteur économique dans cet organisme sous l'égide de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. C'est, pour le fondateur et président du conseil d'administration du Groupe Aldo, une marque d'appréciation qui le rend particulièrement fier.

«C'est tout un honneur, car Montréal est une ville d'adoption pour moi. Je trouve donc fantastique que ma ville d'adoption m'ait choisi comme Grand Montréalais. Je suis fier de cela. Mais je comprends aussi que ce n'est pas simplement grâce à moi, mais grâce à toute l'équipe que nous avons formée au Groupe Aldo.»

Au mois de mai dernier, il a également été intronisé à l'Ordre du Temple de la renommée de l'entreprise canadienne. Une grosse année? «Oh oui, se réjouit-il. Mais j'espère que ce n'est pas le signe de quoi que ce soit, simplement une célébration du travail que j'ai fait ces 40 dernières années.»

Les secrets d'Aldo

Au quotidien, les défis sont

nombreux pour le fondateur de l'entreprise, notamment en ce qui concerne les communications internationales et la normalisation des standards un peu partout dans le monde. L'autre éternel défi, c'est le lien avec le consommateur.

«Le secret de la réussite, c'est de grandir avec son client. Il faut comprendre le client et lui fournir ce dont il a besoin. Il faut donc continuellement créer de nouveaux outils, de nouveaux produits et de nouveaux décors dans le magasin, de manière à toujours exciter et faire rêver le client.»

En entrevue, Aldo Bensadoun refuse de divulguer son âge. «Ah non! Ça, c'est mon secret!», répond-il mystérieusement. Pourtant, l'homme d'affaires avoue qu'il commence à songer sérieusement à sa succession. «Le défi à court et moyen terme, c'est d'assurer la relève qui est existante et qui s'épanouit bien.»

Il fait référence aux directeurs de l'entreprise, mais également à ses fils, David et Douglas, qui travaillent tous les deux au sein du Groupe Aldo. Et à sa fille, la plus jeune, présentement à l'université, qu'il aimerait bien voir s'engager dans l'entreprise familiale. «On a toujours besoin de femmes dans une entreprise», affirme-t-il en conclusion d'entrevue.

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne. C'est son adjointe: «Monsieur Bensadoun voudrait ajouter deux mots.» À l'autre bout du fil, l'homme d'affaires remet les pendules à l'heure. «Vous avez parlé de mes fils, mais n'oubliez pas ma femme également, Diane, elle joue un rôle très important.» Preuve que, pour Aldo Bensadoun, les affaires, c'est beaucoup plus une histoire de famille que de souliers.

Collaboratrice du Devoir

Rue Antonine-Maillet, à Outremont

«Montréal, c'est ma ville!»

Nommée Grande Montréalaise il y a 20 ans, Antonine Maillet dit adorer la métropole

Nommée Grande Montréalaise en 1991, Antonine Maillet adore Montréal. Si, dans ses ouvrages, elle préfère dépeindre son Acadie natale, au bout du fil, l'écrivaine confie que la métropole, qu'elle habite depuis déjà plus de quarante ans, lui a ravi son cœur.

ÉMILIE CORRIVEAU

«Montréal, c'est ma ville», affirme d'emblée Mme Maillet. Débarquée sur l'île au tournant des années 1970, la célèbre dramaturge se souvient d'avoir été charmée par la métropole dès son arrivée.

«Montréal, pour moi, c'a été tout de suite beaucoup plus qu'une grande ville, se souvient Mme Maillet. Quand je suis arrivée, il y avait des enfants qui jouaient dans les rues. Les gens du voisinage se parlaient. Cette ville-là m'apparaissait comme un grand village. Pourtant, je suis une fille de la campagne, une fille de la mer; je n'avais jamais habité les grandes villes, mais j'avais vraiment cette impression d'un immense village. Aujourd'hui, j'ai toujours la même vision de Montréal.»

Bien qu'elle habite le quartier Outremont depuis des lustres, qu'une rue y porte même son nom et qu'elle y ait passé la moitié de sa vie, nombreux sont ceux qui croient que la grande dame de la littérature francophone vit toujours au Nouveau-Brunswick.

«Ça m'amuse que certaines personnes pensent encore que je suis seulement de passage à Montréal. Ça m'arrive tout le

temps! Je me rappelle une fois, j'étais à Radio-Canada pour donner une entrevue. Quelqu'un m'a demandé si j'allais rentrer immédiatement à la maison après l'émission. J'ai répondu que oui. Il m'a alors demandé combien de temps j'allais mettre pour rentrer. Je lui ai dit que ça ne me prendrait que dix minutes. Il était bien surpris! Il était convaincu que j'habitais encore l'Acadie», raconte Mme Maillet, riieuse.

«Ça m'amuse que certaines personnes pensent encore que je suis seulement de passage à Montréal. Ça m'arrive tout le temps!»

Montréal, métropole culturelle

Aussi tendre à l'égard de Montréal qu'au premier jour, l'écrivaine pose sur la métropole un regard rempli d'affection. Elle dit chérir son paysage urbain et apprécier son développement architectural: «Je trouve qu'à Montréal il y a cet heureux mélange de bâtiments historiques et de nouveaux projets. Moi, les constructions, ça ne me gêne pas trop, parce que, lorsqu'on construit, on bâtit quelque chose pour l'avenir. Je vois Montréal comme une ville tournée vers demain, et ça me réjouit!»

Mme Maillet, qui a célébré en mai dernier ses 82 printemps, ajoute qu'à son avis Montréal est l'une des métropoles les plus culturellement effervescentes qu'elle a eu le pri-



La dramaturge Antonine Maillet habite Montréal depuis plus de 40 ans.

vilège de visiter.

«J'ai eu la chance de voyager et de visiter quelques grandes villes dans le monde et je dois dire que jamais je n'ai retrouvé ailleurs ce que je trouve à Montréal. Pour moi, Montréal est une métropole culturelle, une ville exceptionnelle, une ville pleine d'enthousiasme, d'énergie et de créativité. S'il y a beau-

coup de peintres, de musiciens, d'écrivains, de cinéastes et de comédiens qui viennent de Montréal, ce n'est pas un hasard, c'est parce que l'activité culturelle y est très ancrée. Ce ne sont pas toutes les métropoles qui ont, proportionnellement à leur population, une telle densité artistique, une concentration aussi importante de grands artistes et

de lieux de diffusion de la culture», souligne avec enthousiasme Mme Maillet.

Toujours très active, l'écrivaine profite pleinement des plaisirs que lui offre la ville. Lorsque son horaire chargé le lui permet, elle fréquente aussi bien les salles de concert et de cinéma que les halls d'exposition des différents musées montréalais.

Gourmande et curieuse, elle apprécie particulièrement de conjuguer les arts de la table à ses activités culturelles. Ainsi, lorsque les nuitées s'y prêtent, il n'est pas rare de retrouver Mme Maillet attablée dans l'un de ses restaurants préférés, parfois portugais, parfois vietnamien, libanais, français, grec ou même afghan.

«J'adore la cuisine exotique, confie la dramaturge. À Montréal, il y en a de toutes sortes, et je trouve ça fabuleux. Il est rare de retrouver autant de diversité dans une même ville!»

Et le français, dans tout cela?

Diversifié, Montréal l'est certes, mais, d'après certaines projections démographiques, la ville tendrait surtout à s'angliciser. Mme Maillet redoute-t-elle l'anglicisation de Montréal? «Non, ça ne m'inquiète pas outre mesure», dit-elle, puisqu'aux yeux de l'écrivaine la problématique ne se pose pas réellement en ces termes.

«Tous les jours, je constate que Montréal est vraiment une ville bilingue, explique Mme Maillet. Contrairement à plusieurs, je ne crois pas que ça signifie nécessairement que le français soit en péril. Certes, l'anglais est de plus en plus parlé à Montréal, mais il s'agit de la langue de communication universelle. Alors, moi, ce que je dis, c'est ceci: laissons l'an-

glais être la langue universelle, puisqu'il en faut une, mais arrangeons-nous pour garder notre langue française bien en vie. Faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'elle reste une langue de civilisation, de culture. À mon avis, c'est plutôt là que le bât blesse et c'est là-dessus qu'il faut travailler.»

C'est donc ce que s'évertue à faire l'écrivaine en noircissant chaque jour d'une langue colorée des pages entières d'histoires qui lui trottent en tête. Alors que vient tout juste de paraître son dernier roman, *L'albatros*, Mme Maillet travaille déjà activement à la rédaction d'une pièce dépeignant l'Acadie. Intitulée *Le retour des puces*, l'œuvre traitera métaphoriquement de la situation actuelle de la culture acadienne et de la menace qui pèse sur celle-ci.

«C'est une pièce qui sera jouée en plein air l'été prochain, à l'île aux Puces, en Acadie, précise l'auteure. Elle sera présentée dans le cadre du 20^e anniversaire du pays de la Sagouine.»

Si, de toute évidence, l'Acadie peuple toujours l'imaginaire de l'écrivaine, Mme Maillet soutient qu'elle ne pourrait plus y habiter de façon permanente: «Je ne pourrais plus vivre en Acadie aujourd'hui. Je ne dis pas que j'en mourrais, mais je n'y serais pas aussi heureuse qu'à Montréal. C'est ici que j'ai fait ma vie. Et puis, si j'habitais là-bas, je ne serais plus aussi nostalgique de mon pays natal. Comment ferais-je alors pour écrire?»

Le plus récent ouvrage d'Antonine Maillet, *L'albatros*, est paru à l'automne aux éditions Leméac et est actuellement disponible en librairie.

Collaboratrice du Devoir